

07/12/98

Gardez l'étendue de la vie auprès de soi comme on garde jalousement la tiédeur d'une caresse.

Voici Aghar.

Voici le trait vocal.

Voici la racine au sommet du vivre.

Voici l'aurore à haute voix, qui fait de la vie une aube humaine, un ailleurs autre, un raz de marée qui brûle de cette humanité.

Un homme pluriel et autre à la cime de ce qui l'habite et par quoi il est habité.

La vie s'ouvre pour vivre l'inséparable manque.

Esclave dans un temple de sel, ils ont abandonné Aghar à la seule mémoire du désert,

à la lettre A et sa boue.

A la lettre de sel, une prière, un voyage, une larme.

S'ouvrir un refuge en oblique offrant à la fois un regard à soi et à autrui, un appel du vide par le vide.

Que retenir de l'homme sinon rien, que de balbutiement et d'écart jusqu'à l'extrême mesure.

Toutes les choses se perdent en elles-mêmes, pour elles-mêmes, dans une glissade de temps toute cousue d'ombre et de clarté

Nous ne sommes que la légère et rare lumière vouée à l'ombre, le silence se tient aux peu de traits sur nos visages.

Visages frêles et tendres où le temps s'est entassé.

Le temps se déroule - passerelle - au-dessus de nous-mêmes comme si nous étions le commencement de tout.

A l'écart de ce que nous entendons, écoutons, supposons rien ne semble avoir changé.

Toujours une même blessure qui vient parcourir les traits de nos mains.

Une blessure aussi vieille que le commencement, aussi certaine que l'inhabitable qui habille notre solitude.

La légèreté est là, le visage y creuse de son mouvement et lentement on se souvient qu'on nous attend là où les choses, les plus infimes qu'elles soient, nous échappent et nous avons oubliés depuis longtemps.

Surtout ne rien tenter, peut-être que quelqu'un est là et nous fait signe !

Personne ne répond et puis il n'y a rien.

Il y a la nuit si secrète, si inexistante, lente sans rythme, douce et aux mille visages.

Elle franchit la distance qui nous sépare d'elle, la distance qui nous sépare de nous-mêmes.

Nous sommes les nomades à la recherche du dernier soir qui peut apaiser l'éclat de la lumière.

Encore nous.

Cette part qui nous inquiète et qu'aux moindres choses elle vient nommer ce qui nous échappe.

Nommer le trouble qui nous traverse. Une part de nous manque, elle habite la passerelle du temps.

« Personne n'habite les passerelles », me dit-on.

Une part de nous habite le passage sans trouver ce qu'elle est venue chercher.

Encore une fois, nous serons si loin et si proche de ce qui se soustrait à notre présence comme si la seule manière de comprendre et d'appivoiser la vie, était pour un moment de la regarder de loin.

Qui suis-je après tant d'étrangeté ?

Qui suis-je après tant de vie désertée par les hommes ?

Qui suis-je aux yeux de celle qui, avec la fibre et la laine, a su m'inscrire patiemment dans le sens de l'histoire ?

Qui suis-je après toi, celle pour qui on a rendu la tendresse de la nuit le plus immense des charniers, juste pour tenter l'irrévocable ?

Qui suis-je après ton visage en exode et qui me demande de ne pas crier vengeance ?

A chaque pas, une peur qui s'ajoute.

Et de qui sont ces psaumes, ces versets, ces brûlures dans le vase de mes mains ? de qui sont ces réquisitoires qui me hantent et m'adjurent :

« Souviens-toi ... souviens-toi encore ... »

Voici que, plus que jamais, la mort s'ajoute à ce qui l'habite.

Au seuil de la bouche le baiser de l'ombre. Ta voix invite à la fraîcheur.

L'amour est trop lourd à porter lorsque les frères hommes s'entre-déchirent.

Voici ton histoire, humain ! De toi à toi, de moi à moi, l'histoire ancienne nous a appris à se souvenir, à se séparer et à garder la tiédeur de l'oubli dans nos étreintes.

Quoi qu'il en soit, tout se veut à l'image de l'homme, et cet homme, de nous convaincre.

La face du monde serai-t elle changée si je retrouvais mon visage d'homme ? Et quel itinéraire à parcourir ? Et quel chemin à envisager ? Un vieux me disait : « Ouvre tes mains et tu rassasies l'univers. » J'attends, et quelle attente, peut-être ne suis-je pas digne de cette attente. Le matin fut limpide comme une larme, mais avons-nous pu supporter le désarroi d'un cri : « Non, je ne veux pas mourir, non, je ne veux pas tuer. »

Qu'avons-nous à répondre à cette insoutenable roue du destin, du hasard ou de la science ?

Attente, et quelle attente. De rien et de tout. Souffler, aimer, rire aux éclats, chuchoter dans l'oreille d'un voisin juste un rire.

Bien plus encore, de quel visage dois-je répondre, et à quel visage dois-je m'arrimer ? Rien.

La blessure se déverse, éternelle, universelle, accablante, épouvantable et absurde. Indélébile.

Et voilà que chaque pas fait vieillir un autre, que chaque ruine accable d'autres ruines, et l'absurde soutient le monde.

Souviens-toi, j'étais toi et tu étais moi, sur les chemins de l'exode et de l'exil. Nous habitions ce qui donne sur le peu d'humanité. en l'homme, nous cherchions la clarté qui l'a fait naître. Ce qui a fait sa grandeur et sa petitesse. Pourtant, nous nous disions : « Certes, il y a bien là une bizarre fatalité » et que nous étions semblables au rêve qui nous habite, et que maintenant, la vie peut venir, aussi fragile et miraculeuse, nous sommes avec elle, toute humanité.

Ecoutez cette histoire, car elle est la mienne et la vôtre, souvenir impérissable, dédié au récit éternellement en deuil.

Le village a connu le vertige et l'évanouissement, l'odeur d'encens et le goût de miel.

Notre douleur à chaque instant se détourne de nous et la haine de l'autre éclipse notre soleil. Nous sommes poursuivis par des écritures obscures. Nous périrons de la réponse et de son double.

Nous allons ouvrir le livre. Ce livre écrit par notre peuple qui se déchire et rédige sa souffrance par le sang.

- Un horizon rouge, mauve, violet et jaune. Un cimetière d'un violent éclat de lumière, des tombeaux aux mains tendues vers la perfection du silence. Un village et des maisons basses, évanouies dans les paumes des mains, là-bas.

Elles avaient de grandes portes cochères, mais désormais définitivement fermées, et cela depuis longtemps, dit-on. Dans ce silence si lourd, dans ces lieux désertés par les hommes, quelques vieilles personnes, tels les gardiens des lieux, sont à la trace du dernier oublié.

- Ils ont peur. Oui, la peur. La peur de soi, de l'autre et certainement de bien d'autres choses encore.

Peut-être est-ce la terreur de savoir.

Peut-être que leurs pas et paroles naissent et meurent du même doute, de la même croyance, dans la même distance.

- «Quelqu'un a déjà passé », disait l'un.

- «Toutes les traces n'ont pas la même blessure », ajoutait l'autre.

- «Qu'est-ce que la mort ? », disait l'un.

- «Une nuit d'été », répondait l'autre.

- «Qu'est-ce que la mort ? », insistait l'un.

- «Les cils d'une nuit proche. Myriade de cils désolée de désir », répondait l'autre.

- «Qu'est-ce qu'encore la mort ? », murmurait l'un désespérément.

- »Une lecture. Un visage en exode. Un regard en chemin. Un déluge de sang. Un visage qui renonce à l'eau. Une peur. Un doute. Une attente. Un chemin. Un visage appuyé sur le froid de la terre », répondait l'autre.

- En proie au doute, à la trace de la blessure, ils ont tenté le lien, ils ont tenté le passage.

Ils sont face à leurs propres traces. Signe contre signe. Face au vide et sa vigilance. Il reste à atteindre l'espoir.

- Ils ont peur. Oui, la peur. La peur de voir, d'écouter, de rire, de dire et d'écrire. Oui, peur du tracé illisible vers lequel ils convergent indéniablement;

De cette peur, l'écart, la terreur de l'absence. Un geste de tendresse que la frayeur enserre.

- Mais que craignent-ils ?

- Pour cela, ils se soumettent à dieu.

Ils craignent l'invisible d'eux-mêmes.

L'innommable est pareil aux plis qui cheminent sous les paupières.

- Infiniment à l'écart du dit, du balbutiement, du prononçable, la peur scintille. Les portes se referment. La peur triomphe. Oui, ils ont peur du grain de sable, de la face de la pierre, du vide, de l'air, des prières, du silence, du visage, de l'ombre et des portes qui grincent.

- Chaque porte qui claque est une parole qui cède.

- Derrière chaque porte, un fossoyeur attend.

N'oubliez pas qu'en récitant ces histoires, nous écrivons par la même occasion notre propre conte.

Nous sommes à la trace de ce qui ... ne cesse de nous relancer.

Les vieilles blessures palpitent encore au seuil de nos coeurs alors que les rancoeurs animent les traces de nos pas, ceux-là mêmes qui nous font ignorer l'amour et la paix.

- Ce sera longtemps encore le silence

il nous fallait le sable et le temps

peut-être un regard aux confins de la parole

peut-être une caresse, jamais aussi brisée

un sable, un temps à lire

- il nous faudra habiter, ce qui tremble en nous, ce qui demeure de la nuit

il y a toujours un au delà de la nuit et du jour

des corps décharnés et nus à lire, gisent dans la luxure du sable.

- Cela s'abîme en soi dans le manque, nous sommes sans ces le remords, la douleur. Nous sommes les veilleurs du manque.

On veille la tiédeur de la caresse. On récite la fraîcheur de l'eau. Elle coule fraîche, lisse et apaisée Partout, cette même fragilité.

- On veillera à écrire l'eau, à écrire le corps, à réciter la mort.

Jamais le manque n'était aussi violent. Jamais l'eau aussi transparente. La caresse s'en va, seul reste le goût de l'effroi.

- Aux yeux de la nuit, la clarté. Une fragilité. Une griffe blanche. Dans cette clarté, se livre notre sommeil et le jour attendra notre visage.

Le manque est donc venu du visage. « Tiens t'en au visage », dit-on.

Quelque chose se brise.

Chaque visage est la perte d'un autre. La tiédeur de l'un est la fraîcheur de l'autre.

Il suffit d'une nuit pour le perdre et d'un jour pour le garder. Dans chaque visage, un autre à venir.

- Jamais la nuit n'a été aussi emplie de ruines. L'eau aussi lisse, fraîche et apaisante.

« L'homme manque à cette jouissance de se souvenir et à cette force d'oublier », dit-on.

Votre mémoire doit accueillir l'irréremédiable trace de mon témoignage.

Nous allons célébrer ensemble les absents.

Nous sommes d'irréductibles figures ... en fin de parcours, mais nul n'échappe à la loi du récit et de l'écriture.

- Il sera longtemps question de femmes et d'enfants.

Qu'avons-nous fait ?

Qu'avons-nous à faire de ... dieu ? m'a-t-on dit.

- « dieu, dieu ... cette nuit d'été, large et étendue, tiède de visage et de sommeil, est la nuit du meurtre. Jamais une nuit d'été ne fut aussi transparente.

dieu ... dieu ... un regard ... une douleur. Il faudra apprendre ».

qui es-tu pour croire ?

qui es-tu pour renoncer ?

qui es-tu pour affirmer ?

qui es-tu pour dire « je » ?

- Une nuit. Un parcours de douleur et de doute.

ô lumière, ton ombre doute.

ô lumière, qu'avons-nous fait ?

ô lumière, qu'avons-nous fait de l'autre, ce manque ? Bien plus encore !

ô lumière, toi, dieu féminin qui doute, donne encore de la lumière à la lumière.

Notre village commençait à sentir la mort et l'absence.

La sourde histoire qui se trame à l'intérieur de cette terre, véritable destinée de tous, oscille entre rêve et cauchemar. Entre la vie et la mort.

Rien ni personne ne résistent devant les affres de cette violence.

Le palmier symbole du juste, symbole de la raison contre l'instinct se laisse mourir.

Désormais, la haine nous sert de voile.

- Oui, la peur. Ils ont peur.

La vie et l'histoire qui les séparent, les lient.

L'histoire et la vie qui les lient, les séparent.

- Ce qui les lie, la voie. Ce qui les sépare, la voie.

- Mais encore ?

- L'errance dans le sable. Corps décapités et nus dans le sable.

L'un a rêvé l'autre. Le rêve de l'un fait un pas vers le rêve de l'autre. D'un pas à l'autre, la peur de l'instant où rien ne se passe, où rien ne se dit, où le meurtre et l'immobilité fixent leur loi.

- « Chacun ne regarde plus qu'en lui-même, il n'y a plus de place pour dieu », disait l'un.

- « Et qu'en est-il de l'homme ? », disait l'autre.

- « Une douleur à la fois. Une douleur à la fois », répondait l'autre.

- Reste à atteindre le passage.

Reste à joindre l'autre versant.

Qui s'inquiète ,

Le hululement du vent autour d'une terre de larme, la nuit noir tombe là-bas, là-bas gisent des cris.

- De halte en halte

Un jour les hommes se demanderont ce qui reste.
Une ombre éveillée, assise, par une nuit sombre et noire, attend.
Une lumière aura glissé lentement ... lentement. Rien n'aura disparu et tout demande à se dresser.

- Toutes les raisons d'avoir peur auront quitté les hommes.
« Il faut parcourir le chemin de quelque façon que ce soit, disait un vieux, là est le matin, là gît ce qu'on a appris à taire. Comment trouver ce qui a échappé aux hommes par la peur.
Regarde par-delà l'autel, m'a-t-on dit, à l'heure où les hommes pleurent, pose ta main sur le monde, et la peur cessera de frémir.

- Quelque chose va vers la douleur.
Que leur infligera dieu à vouloir retrouver ceux qui ont voulu leur mort ?
Quelle peine leur infligera dieu alors qu'à chaque nuit qui passe ils meurent aussi ?
Leurs doigts défont le noeud de la douleur et à chaque fois l'aube accueille les hommes à l'heure du sanglot.
Qui retient l'espoir à venir ?

Cette nuit, ils veilleront les quelques ruines qui leur restent. Ils traverseront les obscurités des choses. ils descelleront les luxuriants trésors de l'histoire.

- Cette nuit. L'attente. La terre ne pourra fuir et ils ne pourront se perdre.
Leurs mains d'hommes seront armées de vivres, de mots et de désirs.

- Comme toute chose, cette nuit-là, des vies chercheront à éclore.
Il y aura le ciel. Il y aura la terre et le vent. Comme seuls témoins.
Il y aura dans la paume de chaque regard, un manque.
Une lumière qui sourit.
Une fatigue qui pleure.

- Sur les visages, un seul silence et une seule dignité.
Au seuil de cette nuit-là, ils seront le désir, le devenir, le dénouement, l'être à naître et à venir.

Tout individu a le droit à la vie. Né roi, prince de la vie, l'univers lui est offert et donné pour y vivre, découvrir, apprendre, connaître, désirer et réfléchir sur sa condition d'homme dans le monde, et cela sans contrainte et en toute liberté.

